

CASSANDRA O'DONNELL

# DEAD GARDEN



-1-

L'HÉRITIÈRE

FLAMMARION





DEAD  
GARDEN



CASSANÐRA O'DONNELL



ÐEAD  
GARDEN

- 1 -  
L'HÉRITIÈRE

FLAMMARION

Conception graphique Studio Flammarion jeunesse à partir  
des images de yvontrep, sokolova\_sv © Shutterstock et de Karat,  
floralpro, EcoSpace © AdobeStock.

© Flammarion pour la présente édition, 2024  
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris  
ISBN : 978-2-0804-3026-7

# PROLOGUE





— Je suis assez vieux pour savoir ce que j'ai à faire, allez oust, dehors ! Sortez de ma maison !

Je regardai le fantôme au cheveu rare et à la mâchoire édentée qui brandissait sa canne à tête d'oiseau d'un air perplexe.

— Vous n'êtes pas « vieux », vous êtes mort, Aaron.

— Raison de plus pour me foutre la paix ! tonna-t-il, furieux.

Hum... L'idée d'abandonner ce crétin de fantôme à son triste sort était plutôt tentante, mais accompagner les âmes égarées sur le chemin de l'Au-Delà faisait partie du job que m'avait confié Hela, la déesse de la mort, et je n'étais pas assez dingue pour risquer de me la mettre à dos.

— Oh, croyez-moi, je ne demanderais pas mieux mais j'ai une mission à accomplir, soupirai-je.

— Quelle mission ?

— Je suis ici pour vous guider vers le Grand Tout.

Il releva le menton en guise de défi.

— J'en ai rien à faire du Grand Tout, je veux rester ici et puis c'est tout !

*Ouais... et moi, je veux retourner fissa dans ma chambre avant que grand-mère ne se réveille et ne découvre que j'ai fait le mur... à chacun son karma...*

— Aaron, vous n'en avez pas assez de semer la terreur dans cette maison ? soupirai-je. Qu'est-ce que vous voulez ? Faire mourir tous ces pauvres gens de peur ?

— Il ne s'agissait que de quelques plaisanteries. Ce n'est quand même pas ma faute si mon neveu, sa femme et leurs affreux bambins n'ont pas le sens de l'humour, ricana-t-il.

*Et ouais... voir des tableaux se fracasser sans raison sur le sol, les portes de sa maison s'ouvrir et se fermer toutes seules ou entendre des bruits de pas inexplicables, bref, vivre dans une maison hantée incite généralement davantage à la panique qu'à la crise d'hilarité... Va comprendre.*

— Ils ne sont pas les seuls. Toute la rue est en train de se cotiser pour embaucher un médium ! lançai-je d'un ton de reproche.

Il haussa les sourcils, soudain intéressé.

— Ça marche vraiment leur truc de médium ? Vous pensez que s'ils en font venir un et que je lui demande de dire à mon neveu de faire réparer ma vieille horloge, il pourra lui transmettre mon message ?

Je lui jetai un regard incrédule.

— Non. Les médiums humains sont soit des illuminés, soit des escrocs.

— Dommage... Bah, ce n'est pas grave, tant que ce crétin et sa famille décampent d'ici...

Aaron n'ayant probablement pas d'enfants, son neveu et sa femme avaient dû hériter de la maison mais ça n'avait visiblement pas l'air de lui plaire.

— Pourquoi ? Pourquoi tenez-vous tant à les faire fuir ? demandai-je d'un ton curieux.

— C'est ma demeure et ces idiots ont tout changé. Regardez ces horribles papiers peints qu'ils ont mis dans le salon, et ces rideaux !

J'embrassai rapidement la pièce du regard. Là, il n'avait pas foncièrement tort, ces immenses fleurs orange et marron posées sur les murs avaient largement de quoi filer la nausée, tout comme les bibelots juchés sur les étagères, mais...

— Ils sont chez eux. Ils font ce qu'ils veulent.

Il frappa sa canne sur le sol.

— Si j'avais su, j'aurais légué ma maison à Ruffy !

— Ruffy ?

— Mon caniche !

Je poussai un soupir. Les fantômes étaient pleins de regrets. C'était d'ailleurs pour cette raison que les esprits devenaient des fantômes. Ils pensaient pouvoir régler, après leur mort, les problèmes qu'ils n'avaient déjà pas su régler de leur vivant.

— Et je suis certaine qu'il en aurait été ravi... Allez, venez, il est temps de me suivre.

— Ah non !

Je levai les yeux au ciel. Les défunts perdaient à la fois leurs souvenirs et leur personnalité petit à petit, mais ce n'était pas le cas d'Aaron. Non, lui avait décidé de se montrer « éternellement » pénible.

— C'est un ordre, pas une négociation.

— Je m'en fiche ! De toute façon, il doit forcément y avoir une erreur !

— Une erreur ?

— Une confusion de nom ou autre. Je ne devais pas mourir, j'en suis certain ! Je veux faire une réclamation !

Je repoussai nerveusement la mèche tombant sur mon visage. J'avais passé une bonne partie de ma soirée à négocier avec un fantôme qui harcelait son ex-femme (il n'avait pas digéré le montant exorbitant de la pension alimentaire qu'il avait dû lui verser après son divorce), j'avais ensuite guidé les âmes d'une quinquagénaire et de sa belle-mère dans l'Au-Delà (ces deux idiots, trop occupées à se disputer et à se reprocher mutuellement la responsabilité de l'accident de voiture qui venait de leur coûter la vie, avaient loupé leur ascension), et ce n'était qu'un début. Après ça, ma nuit n'avait fait qu'empirer. Il était à présent trois heures du matin passées et je ne pensais qu'à une seule chose : rentrer me coucher et dormir.

— Je suis une porteuse d'âmes, une faucheuse. Je ne vois pas l'intérêt que j'aurais à...

— « Une porteuse d'âmes », mon œil ! Vous croyez que j'ignore que les faucheuses sont mortes et qu'elles ont des capes et des faux ?

— Navrée de vous décevoir, mais ma cape est au pressing et ma faux avait besoin d'être aiguisée.

— Vous vous fichez de moi ?

Je haussai les épaules.

— C'est vous qui avez commencé.

— Bon, ça suffit ! Sortez de chez moi !

Je faisais toujours mon maximum pour convaincre les esprits de me suivre de leur plein gré, parce que ça rendait mon job plus facile et que je préférais user de mes talents de diplomate plutôt que de mon pouvoir de coercition, mais c'était un choix délibéré de ma part, pas une obligation. Et

j'étais bien trop fatiguée pour continuer ce petit jeu avec lui. Mon quota de patience était épuisé et « content ou pas content », il allait devoir se plier aux règles, comme tout le monde.

— Vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenu, rétorquai-je tandis que la magie de mort se déversait dans mes veines comme une cascade dans une gorge profonde.

— Que faites-vous ? fit-il soudain d'un ton prudent en regardant, ébahi, la lumière argentée qui emplissait mes yeux.

Pointant un doigt dans les airs, je dessinai un sigle incandescent et une lumière vive et blanche apparut tout à coup dans la pièce.

— Vous la voyez, cette fois ?

— Quoi ?

Poussant un soupir, je laissai mon pouvoir se propager et la luminosité gagna en intensité.

— Non, non, non ! Arrêtez ça ! Je ne veux pas ! J'ai... j'ai encore des tas de choses à faire, je ne suis pas prêt !

*Personne ne l'est jamais...*

— Non, non, attendez !! hurla-t-il à nouveau. On peut... je suis sûr qu'il y a un moyen de...

— Ne détournez pas le regard de la lumière, Aaron, ordonnai-je d'une voix qui n'était déjà plus tout à fait la mienne.

Les pupilles du fantôme se dilatèrent tandis qu'il découvrait le jardin féérique qui venait d'apparaître au centre de la tornade lumineuse : le Dead Garden.

— Beau, si beau... murmura-t-il.

Mes yeux noyés d'étoiles se posèrent sur le fantôme. L'expression de son visage avait changé du tout au tout : ses

traits ne reflétaient plus ni colère ni frustration, mais il arborait un sourire béat, extatique, tandis qu'il contemplait les prairies recouvertes de fleurs en forme de petites lunes scintillantes qui semblaient s'étendre à l'infini, les papillons couleur de nuit qui virevoltaient en laissant une jolie traînée de poussière dorée à chaque battement d'ailes, et qu'apparaissait lentement, au fond, à demi suspendue... la rivière arc-en-ciel.

La rivière aux esprits.

— Allons-y, il est l'heure, fis-je en me débarrassant de mon enveloppe corporelle comme d'un manteau trop chaud.

— Où... où allons-nous ? bredouilla-t-il en me suivant dans le cercle lumineux.

— Sur la voie.

— Quelle voie ?

— Celle qui mène vers le Grand Tout.

Quelques mètres plus loin, il demanda à nouveau, en clignant des paupières comme s'il venait brusquement de se réveiller :

— Où allons-nous ?

Je n'étais pas surprise de l'entendre reformuler la même question. Plus Aaron s'enfonçait dans l'Au-Delà, plus sa conscience s'écoulait et disparaissait dans la blancheur nacrée qui nous entourait. Encore quelques mètres et il finirait aussi par oublier son nom, son passé, l'endroit où il se trouvait... Encore quelques mètres et il ne serait plus qu'une coquille vide.

— Quelle importance ?

— Je... je ne sais pas.

Je lui souris sans rien dire et continuai à avancer.

— Où... où allons... ?

Il se figea puis regarda autour de nous, l'air perdu.

— Tout va bien, Aaron.

Il ne s'agissait pas d'un mensonge à proprement parler, mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir une sorte de tristesse à ce stade, une petite sensation de perte. L'« Aaron » que j'avais sous les yeux allait disparaître à jamais. Il allait renaître, certes, mais pas dans cette version. Pas avec ces émotions, ces souvenirs. Cette personnalité.

Je l'enveloppai de mon pouvoir et son expression s'apaisa aussitôt.

— Oui, oui, tout va bien, répondit-il.

Je lui souris à nouveau. Aaron n'apparaissait plus sur mon radar comme un fantôme mais comme une âme à part entière. Une jolie âme. Une âme pure. Ce qui me surprenait un peu. Rares étaient les gens qui pouvaient se vanter d'avoir une âme aussi claire, et si on m'avait posé la question quelques instants plus tôt, je n'aurais certainement pas imaginé qu'il puisse appartenir à cette minorité, cette toute petite minorité de personnes qui n'avaient pas grand-chose à se reprocher.

— Nous sommes arrivés, annonçai-je quelques minutes plus tard.

— Arrivés ?

Je hochai la tête, consciente qu'il ne parvenait probablement plus vraiment à percevoir le monde qui l'entourait, qu'il était incapable de formuler une pensée cohérente et qu'il ne comprenait pratiquement plus le sens des mots.

— Approchez-vous un peu, voulez-vous ? fis-je en le poussant avec ma magie.

Il ne chercha pas à résister et avança vers la rivière aux mille couleurs tandis que je restais, muette, à l'observer. Je regardai

un instant l'âme d'Aaron s'écouler dans le flux, puis, une fois que le Grand Tout l'eut entièrement bu et aspiré comme un baigneur entraîné vers le fond par un courant marin, je fis demi-tour et m'éloignai lentement.



CHAPITRE  
1



— Leo ?

— ...

— Leo ?

— Hum...

— Eh ! La Belle au bois dormant, tu attends quoi pour te réveiller ? Un baiser du Prince charmant ?

— Pourquoi ? Tu as son numéro de portable ? grommelai-je avant de remonter ma couverture au-dessus de ma tête.

— Allez, debout faucheuse, il est presque six heures !

*Bon sang, qu'est-ce qu'il croyait ? Que je pouvais passer toutes mes nuits à guider les esprits errants et me réveiller le matin fraîche comme une fleur ?*

— Laisse-moi deux minutes, deux toutes petites minutes...

Je sentis tout à coup ma couverture se soulever.

— Leo, ne m'oblige pas à utiliser la manière forte.

J'ouvris lentement les yeux et plongeai mon regard dans celui d'Ariel.

— Comme si tu en étais capable...

— Oh, mon ange, quand il s'agit de toi, je suis capable de tout, rétorqua-t-il en approchant son visage à quelques centimètres du mien.

Je retins mon souffle. Regarder Ariel d'aussi près était comme se faire physiquement frapper. Il était d'une beauté si irréaliste, si surnaturelle, que c'en était presque douloureux. Je savais que j'aurais dû être immunisée depuis le temps, mais non. La perfection de ses traits, de ses magnifiques cheveux noirs et ses yeux bleu-vert étincelants restait toujours aussi saisissante.

— Écarte-toi.

— Pourquoi ?

— Je ne peux plus respirer.

— Je peux arranger ça, murmura-t-il en approchant ses lèvres si près des miennes que je pouvais sentir son souffle dans ma bouche.

— Arrête de faire l'imbécile et bouge de là ! grognai-je, exaspérée.

Son regard pétilla d'amusement.

— Désolé, je ne peux pas m'en empêcher. J'adore l'effet que je te fais.

— Quel effet ? Tu déliras, répondis-je.

— Tu rougis, mon ange.

— Et maintenant, tu hallucines. Si j'étais toi, je songerais à consulter.

— Inutile, je n'ai aucun problème.

Je l'examinai en faisant mine de réfléchir.

— Hum... voyons voir... comportement violent, troubles de la personnalité, désordres émotionnels, ego surdimensionné...

Il arqua un sourcil.

— Mon ego est à la bonne dimension, autrement dit, proportionnel à mes nombreux talents.

— Tu n'es vraiment qu'un crétin arrogant...

— Me flatter ne te mènera nulle part, fit-il en riant. Allez, dépêche-toi de te préparer ou tu vas vraiment finir par être en retard en cours.

Je soupirai. Plus le temps passait, plus je regrettais d'avoir laissé ma mère me convaincre de quitter les États-Unis pour participer à un stage de sorcellerie en France. D'abord parce que je détestais être loin de la maison, de ma mère ou de mes amis. Ensuite, parce que je n'étais pas une sorcière comme toutes les femmes de ma lignée et que mes pouvoirs étaient d'une nature différentes des leurs. Et enfin, parce que tous ces cours ne me laissaient pas assez de temps pour faire mon boulot correctement et guider les âmes perdues vers l'Au-Delà.

— Et ?

— Cette formation chez les Vikaris ne dure que quelques semaines et tu as donné ta parole à ta mère, me rappela-t-il d'un ton sévère.

— Parce qu'elle m'a forcé la main.

— Elle essaie simplement de faire ce qu'elle croit être le mieux pour toi.

Si ma mère pensait que m'envoyer à des milliers de kilomètres de la maison pouvait changer quoi que ce soit au fait que j'étais une faucheuse ou que la déesse de la mort m'avait enrôlée de force dans ses légions, elle se faisait des illusions. Il me suffisait de faire apparaître les tatouages qu'Hela avait gravés sous ma peau, ces tatouages invisibles aux yeux des mortels, pour savoir que la mort me suivait à présent

partout, pas à pas, et qu'il n'y avait rien que je puisse dire ou faire, désormais, pour me libérer de son emprise...

— Personne n'échappe aux griffes de la mort, Ariel. Personne.

— Je le sais, tu le sais, mais tu connais ta mère...

*Ouais, elle ne lâchait rien. Jamais. Et une fois qu'elle avait une idée en tête, bon courage pour la faire changer d'avis.*

Poussant un soupir, je m'accroupis pour aller récupérer mes chaussons sous le lit.

— D'accord, puisque je suis là pour un bout de temps, autant positiver... Par quoi je commence, ce matin ?

— Par un cours particulier avec la méchante sorcière de l'Ouest en chef.

Je relevai la tête en fronçant les sourcils.

— Cesse d'appeler grand-mère comme ça ! Je sais qu'il lui arrive d'être difficile, mais elle a aussi de bons côtés, crois-moi !

Il me jeta un regard dubitatif, son torse se mit à trembler comme s'il était secoué par des spasmes, puis un rire tonitruant s'échappa de sa gorge.

— De bons « quoi » ? Mouah ! Ah ! Ah !

— Je ne plaisante pas, elle peut se montrer très gentille et...

Je m'arrêtai brusquement de parler tandis qu'il redoublait d'hilarité et s'écriait :

— Oh non, arrête, je n'en peux plus !

Je plissai les yeux.

— Je vais te tuer, je vais te tuer avant de brûler ton cadavre et de saler la terre où tu seras enterré.

— Mauvaise idée, faucheuse, répondit-il en tentant de reprendre son sérieux. Comment comptes-tu t'y prendre pour sortir en douce toutes les nuits si tu me tues ?

Là, il marquait un point : sans la magie d'Ariel, je ne pouvais pas franchir la barrière de protection invisible qui entourait le territoire des sorcières de guerre...

Je fis semblant d'y réfléchir.

— Je pourrais engager quelqu'un...

Il laissa échapper un petit rire moqueur.

— Je vois déjà ta petite annonce d'ici : « Cherche sorcier capable de tromper la vigilance d'une bande de sorcières sanguinaires... Solides connaissances en matière de fantômes, d'esprits frappeurs et de nécromancie appréciées. »

*Hum... Si avec ça, les postulants ne se bousculaient pas au portillon...*

— C'est une façon subtile de réclamer une prime de risque ?

Il s'esclaffa à nouveau.

— Tu peux me régler comme tu veux... Je sais me montrer arrangeant.

— Voilà qui est très généreux de ta part, répondis-je d'un ton ironique.

Il me fit un clin d'œil.

— J'ai le sens du sacrifice.

— C'est effectivement la première réflexion qu'on se fait quand on te rencontre... On se dit tout de suite « waouh, c'est dingue ce que ce tueur à gages a le sens du sacrifice ».

Ariel faisait partie des Uturus (un clan de sorciers assassins dont les plus éminents membres se faisaient appeler « Ombres » parce qu'on ne détectait leur présence qu'une fois qu'ils avaient atteint leur cible). Petit prodige, il avait rempli son premier contrat à l'âge de huit ans, puis avait poursuivi ses sombres et funestes activités jusqu'à ses quinze ans. Âge

auquel il décida subitement de quitter son clan et de disparaître.

— Ex-tueur à gages, rectifia-t-il. Je me suis reconverti dans le babysitting.

— Dans le babysitting, tu parles ! J'ai seize ans et tu as dix-huit ! Autant dire qu'il n'y a pas grande différence...

Il sourit d'un air goguenard.

— Tu étais un vrai bébé quand je t'ai rencontrée.

À treize ans, quand mes pouvoirs de nécromancie s'étaient éveillés, ma mère m'avait confiée au clan chaman, le seul clan susceptible de m'aider à maîtriser ce genre de don. J'étais restée vivre parmi eux, dans leur immense propriété, et c'était là que j'avais rencontré Ariel. Lui non plus n'était pas un vrai chaman. Et lui non plus n'avait aucun autre endroit où aller. J'imagine que c'était ce qui nous avait rapprochés. Un peu comme deux grands enfants adoptés par une famille. On les aimait mais on avait beau essayer, il y avait un fossé entre eux et nous qu'on était incapables de combler. Les croyances des chamans, le fait qu'ils soient résolument doux et pacifistes, toutes ces choses étaient trop éloignées de nos natures profondes. On les respectait, bien entendu, mais nous n'étions pas comme eux. Nous étions « autre chose ». Et même si les pouvoirs d'Ariel et les miens n'étaient pas identiques – Ariel était un sorcier avec des dons de nécromancie, alors que j'étais une nécromante avec un faible don de sorcellerie –, ils se ressemblaient sur bien des points.

— J'ai grandi, Ariel, je peux très bien me défendre toute seule.

Il s'esclaffa brusquement.

— C'est ça, oui... Tu veux que je te rappelle le nombre de fois où je t'ai sauvé la mise ?

*En y réfléchissant, un paquet de fois... mais je préférerais encore me faire arracher une dent sans anesthésie, plutôt que de le reconnaître.*

— Désolée, mais je ne vois pas de quoi tu parles, répondis-je.

— Ta mère, elle, le sait parfaitement. Pourquoi penses-tu qu'elle m'ait demandé de veiller sur toi le temps de ton séjour ici ?

— Elle a cédé à tes supplications ? Elle en a eu marre de te voir pleurnicher comme un bébé sur son épaule ? plaisantai-je.

Il laissa échapper un petit rire, puis répondit en secouant la tête :

— Non. Elle m'a demandé d'assurer ta sécurité parce que je suis le meilleur et qu'elle sait que tu ne risques rien quand je suis dans les parages.

Les Ombres comme Ariel étaient des assassins de tout premier ordre. Ils pouvaient s'infiltrer partout et passer complètement inaperçus. Pendant tout le temps où Ariel avait travaillé pour son clan, personne n'avait découvert son identité ou ne l'avait empêché d'atteindre ses objectifs. (Du moins, personne encore en vie.) Mais assassiner les gens et jouer les gardes du corps ne requerrait pas les mêmes compétences, et je savais qu'Ariel était loin d'être aussi serein qu'il essayait de me le faire croire. D'abord parce qu'il était bien placé pour savoir que personne n'était invulnérable et qu'il était possible d'éliminer n'importe qui, et ensuite parce que ma mère s'était fait un très grand nombre d'ennemis au fil des ans et que je faisais une cible idéale pour tous ceux qui cherchaient à l'atteindre...

— Maintenant, file sous la douche et habille-toi, ajouta-t-il en s'appêtant à franchir le seuil.

— Ariel ! Baisse-toi ! lançai-je d'un ton d'urgence.

Il s'accroupit et balaya aussitôt la pièce, les yeux luisant de pouvoir.

— Que se passe-t-il ?!

— Rien. Je craignais juste que ta grosse tête ne passe pas sous la porte.

Il leva les yeux au ciel.

— À ta place, j'évitais de me lancer dans une carrière de comique.

— Je pourrais te surprendre...



CHAPITRE  
2



Après une agréable douche chaude, je donnai un rapide coup de brosse sur mes longs cheveux noirs, examinai mon visage pâle pour vérifier que je n'avais pas de trace de dentifrice et attrapai vite fait des fringues dans ma commode. Je commençais à peine à m'habiller quand j'entendis soudain Ariel tambouriner à la porte.

— Quoi ? râlai-je en remontant la fermeture éclair de mon jean.

— Si tu veux avoir le temps de prendre ton petit déjeuner, accélère ! beugla-t-il depuis le palier.

Levant les yeux au ciel, j'enfilai prestement un pull rouge vif et mes baskets avant de le rejoindre.

— Tu es sûre de toi, là ? demanda-t-il en m'observant des pieds à la tête.

— Quel est le problème ?

— Qu'est-ce que tu as fait de l'uniforme que ta grand-mère t'a donné ?

J'ignorais ce qui poussait les Vikaris à porter ces affreuses tenues noires qui faisaient ressembler les plus âgées d'entre elles à des veuves siciliennes et les plus jeunes à des ninjas,

mais les sorcières allaient devoir me pointer un flingue sur la tempe si elles voulaient me forcer à m'habiller comme elles.

— C'est moche.

— C'est la tenue réglementaire.

— Peut-être, mais c'est moche quand même.

Il poussa un soupir.

— Tu n'as pas l'intention de faire le moindre effort pour arrondir les angles, hein ?

— Oh, s'il te plaît Ariel, si tu crois qu'il me suffit de porter les mêmes vêtements qu'elles pour changer la mauvaise opinion qu'elles ont de moi, tu rêves...

— Mais je ne vois pas l'intérêt qu'il y a à attiser leur hostilité non plus, objecta-t-il.

Ariel prenait son boulot de garde du corps très au sérieux. Il veillait sur moi et me suivait partout. Et je sentais toujours une pression muette, mais constante émaner de lui. Une pression qui me rappelait sans cesse que je n'étais pas vraiment en sécurité chez les Vikaris et que je devais me montrer prudente.

— Je sais que je ne suis pas la bienvenue ici, et qu'elles me voient comme une intruse, mais...

— ... une ennemie, rectifia-t-il.

— Quoi ?

— Elles ne te voient pas seulement comme une intruse, mais comme une ennemie. Autant être précis.

Cynique... C'était le premier mot qui me venait à l'esprit dès que je pensais à Ariel. Les suivants étaient : impitoyable et pragmatique.

— Oui, c'est sûr que la précision, c'est important, raillai-je.

— Je ne te le fais pas dire.

J'ouvrais la bouche pour répliquer, lorsque j'entendis soudain une suite de bruits provenant du rez-de-chaussée. Grincements de chaises qu'on déplace, porte du frigo qu'on ouvre et qu'on referme, son des couverts qu'on entrechoque, de la bouilloire, de la machine à expresso... Chaque matin, la cuisine de grand-mère se transformait en une sorte de salle de repos où les sorcières venaient se détendre, bavasser et prendre un café avant de démarrer leur journée.

— Mince ! Elles sont déjà là, soupirai-je en sentant une délicieuse odeur envahir mes narines.

— Je t'avais dit d'accélérer, fit Ariel d'un ton de reproche.

Je fermai les yeux en essayant de lutter contre la soif qui me brûlait la gorge et les pulsions meurtrières qui menaçaient de me submerger.

— Rentre tes crocs ou tu vas vraiment les faire flipper, grimaça Ariel.

Si je ressemblais physiquement à ma mère, ma soif de sang et mes crocs rétractiles me venaient, eux, directement de mon père, Michael, le puissant Nosferatu qui régnait sur les vampires du vieux continent. Pour être franche, je ne le connaissais pas vraiment. Maman m'avait élevée seule, je n'avais rencontré mon père qu'une seule fois et nous n'avions eu que peu de contacts depuis. Bien sûr, je connaissais en gros l'histoire de mes parents : je savais qu'ils avaient tous deux trahi leurs clans respectifs en s'entichant l'un de l'autre, et que ma mère avait dû fuir après ça et vivre dans la clandestinité durant des années, avant que les Vikaris ne fassent tout à coup volte-face et ne lui offrent de devenir leur reine. Bref, je connaissais les grandes lignes

du passé, mais mon père, lui, restait un vrai mystère à mes yeux.

— Il faut que je me nourrisse et vite, déglutis-je.

Ariel me dévisagea puis, comprenant l'urgence de la situation, il me prit par la main et m'entraîna en courant vers l'escalier.



En entrant, je remarquai tout de suite que grand-mère ne se trouvait pas dans la cuisine, et que les six Vikaris assises autour de la table venaient toutes de tourner la tête vers moi en un seul mouvement. Je savais que j'aurais probablement dû m'y habituer, depuis le temps, mais les voir bouger avec cette coordination parfaite à chaque fois que je me trouvais face à elles me perturbait. Pas seulement parce que ça signifiait qu'elles me considéraient comme une menace potentielle (j'avais l'habitude), mais parce qu'on aurait dit qu'elles devenaient un seul être, habitant un seul et même corps. Une impression d'ailleurs renforcée par leurs cheveux clairs, leurs yeux bleus et la similarité de leurs tenues.

Ignorant leurs regards hostiles, je fonçai prendre une poche de sang frais dans le réfrigérateur avant de verser son contenu dans un bol et de le fourrer dans le micro-ondes.

— Tu pourrais avoir l'obligeance d'aller boire ça ailleurs ? fit une Vikaris d'une quarantaine d'années.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que c'est écœurant, expliqua soudain une autre, coiffée d'un chignon.

— Vous êtes en train de me chambrer, là ? Il y a une caméra cachée ? demandai-je d'un ton incrédule.

La fille au chignon haussa les sourcils.

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais pas... Peut-être parce que vous êtes des tueuses sadiques, que vous aimez torturer les gens et que les tueuses sadiques qui torturent les gens ne tournent pas de l'œil à la vue du sang, raillai-je.

La fille au chignon plissa les yeux.

— Qui tourne de l'œil à la vue du sang ?

*Ouais... je savais bien que ce ne serait pas le terme « tueuses sadiques » qui risquait de les mettre en rogne...*

— Fais attention à ce que tu dis, bâtarde, ou tu pourrais le regretter, m'avertit la femme d'une quarantaine d'années.

J'ignorai délibérément sa mise en garde et répondis à la fille au chignon d'un ton moqueur :

— Les bâtards sont des enfants nés en dehors des liens du mariage, ce qui est, il faut bien l'avouer, notre cas à toutes. Les hybrides, eux, sont issus de croisements entre espèces. Il est regrettable que tu puisses confondre les deux.

— Bâtarde, hybride, peu importe ! cracha-t-elle. Tu es une erreur de la nature, un monstre, une abomination...

Si je voulais être objective, elle n'avait pas entièrement tort. J'étais effectivement une sorte d'aberration génétique, de « bug » de la nature. Déjà parce que j'étais la fille d'un homme décédé depuis plus d'un millénaire, autrement dit, d'un cadavre biologiquement incapable de procréer. Et ensuite parce que j'étais la seule créature de ce monde à faire partie à la fois du royaume des morts et de celui des vivants.

— C'est de la colère que j'entends dans ta voix, Vikaris ? demanda Ariel tandis que la lumière disparaissait lentement

dans son regard, comme si elle s'enfonçait au fond d'un puits.

La blonde au chignon le fusilla aussitôt des yeux.

— Toi, le larbin, on ne t'a rien demandé !

— Il a raison, Elsa, tu es en train de perdre ton calme. remarqua sèchement une grande blonde à la mâchoire carrée.

La surprise, le choc et finalement la honte s'inscrivirent soudain successivement sur le visage de la fille au chignon. Posséder la magie de la vie – et surtout contrôler le pouvoir des éléments – requerrait une grande discipline de la part des sorcières et une maîtrise totale d'elles-mêmes. Elles ne pouvaient s'offrir le luxe de se laisser submerger par leurs émotions. Pas si elles voulaient éviter de provoquer des cataclysmes comme des tremblements de terre, des cyclones, des typhons, des incendies capables d'entraîner la mort de milliers de gens.

— Elsa s'est sans aucun doute un peu emballée, mais le garçon n'aurait pas dû parler sans permission, remarqua tout à coup la blonde d'une quarantaine d'années en regardant Ariel d'un air réprobateur.

La magie de la vie se transmettant uniquement de mère en fille, les hommes n'avaient pas la moindre valeur à leurs yeux et elles traitaient leurs pères, leurs fils et leurs compagnons comme des esclaves. Ils n'avaient aucun droit, n'étaient pas autorisés à entrer ou à résider dans le village des sorcières (ces dernières leur imposaient de vivre dans un petit bourg situé aux confins de leur territoire, parqués comme des animaux).

— Il doit être puni, déclara soudain une Vikaris au nez proéminent.

— On est où ? Dans une cour d'école ? Vous comptez me dénoncer à la directrice ? demanda Ariel d'un ton narquois avant d'engloutir le reste de sa tartine.

— Non, la sanction infligée aux hommes un peu trop bavards est d'avoir la langue coupée, chaman, répondit très sérieusement la femme d'une quarantaine d'années.

Ma mère et grand-mère avaient jugé préférable, pour éviter de susciter des tensions, de ne pas révéler la véritable nature d'Ariel ou les raisons de sa présence aux autres Vikaris. Ce qui s'avérait être à la fois un avantage (ça pouvait permettre à l'Ombre de bénéficier d'un effet de surprise en cas d'affrontement) et un inconvénient (les Vikaris étaient mécontentes de cette situation et n'hésitaient pas à le faire savoir).

La blonde à la mâchoire carrée secoua la tête.

— La reine a donné l'ordre de laisser le chaman tranquille.

— On veut lui couper la langue, pas le tuer, objecta la blonde au nez proéminent.

Les connaissant, j'imaginai que ce genre de châtiment se situait effectivement tout en bas de l'échelle de la longue liste de tortures que les Vikaris étaient capables d'infliger à quelqu'un. Mais bon, même si l'idée de ne plus entendre les moqueries d'Ariel et ses plaisanteries douteuses n'était pas complètement dénuée d'attrait, il neigerait en enfer avant que je ne laisse ces sociopathes toucher à un seul de ses cheveux.

— J'aurais bien besoin d'une autre tasse de café, moi... Quelqu'un veut quelque chose ? Du sucre, du lait, des petits gâteaux ? demanda Ariel avant de se diriger vers la machine à expresso.

J'ignorais si c'était de l'inconscience ou parce qu'il avait une absolue confiance en ses capacités, mais il ne semblait

pas le moins du monde perturbé par la teneur de la conversation.

— Fais taire ton animal de compagnie si tu ne veux pas qu'il lui arrive malheur, m'avertit soudain la femme d'une quarantaine d'années.

Je levai les yeux au ciel.

— Pff... Si vous croyez que je n'ai pas déjà essayé.

— Vous voyez ? Quand je vous dis que lui couper la langue arrangerait tout le monde... ! s'exclama la blonde au nez proéminent.

— Nos instructions sont de ne pas toucher au garçon, donc on laisse sa langue là où elle est, et on passe à autre chose, est-ce que c'est clair ? insista la blonde à la mâchoire carrée.

Espérer de la gentillesse ou de la compassion de la part des Vikaris était illusoire, mais elles possédaient un grand sens de la discipline et suivaient généralement consciencieusement les ordres.

— D'accord, d'accord... Mais je voudrais tout de même bien savoir pourquoi ce crétin de petit chaman a droit à un régime de faveur, soupira la fille au chignon avec une pointe d'amertume et de désapprobation dans la voix.

— Tu peux toujours demander à la reine de te faire part de ses motivations lors de sa prochaine visite, je suis sûre qu'elle ne demandera pas mieux que de se justifier, ricana la blonde à la mâchoire carrée.

Le petit tic nerveux sur la joue de la fille au chignon me disait qu'elle n'était pas vraiment emballée par cette idée. Et je la comprenais : questionner les décisions de ma mère était comme se promener sur la glace d'un lac gelé. On ne

savait jamais où ni quand ça risquait de craquer et de vous tuer.

— On y va ? lança soudain Ariel en reposant sa tasse vide sur la table.

Je hochai la tête et le suivai aussitôt.

— Il faut se dépêcher, la morgue n'est pas tout près, ajouta-t-il en remontant le couloir qui menait au hall d'entrée.

— La morgue ? Pourquoi la morgue ? m'étonnai-je.

— Bon sang, Leo ! Il t'arrive de consulter ton emploi du temps ? grommela-t-il en ouvrant la porte.

Il faisait encore sombre. L'aube paraissait s'éterniser comme si la nuit se retirait à contrecœur et que les ténèbres luttèrent avec acharnement pour tenir la lumière le plus longtemps possible à l'écart...

— Allez, ce sera plus rapide si on passe directement par ici, fit-il en m'indiquant une rue sur la gauche.

*Vu la vitesse à laquelle j'étais capable de me déplacer, le « plus rapide » aurait été qu'il me laisse faire le trajet toute seule, mais...*

— Je te suis, dis-je en lui emboîtant le pas.

— Dis, tu crois qu'elles vont se décider à entamer des travaux de rénovation avant que cette église ne s'effondre ? demanda Ariel en passant devant le vieil édifice.

Le village des Vikaris ressemblait à n'importe quel bourg médiéval de Bretagne, avec ses étroites rues pavées qui serpentaient entre les maisons de pierre aux toits d'ardoises et ses petites fenêtres arrondies équipées de volets en bois. Mais il suffisait de jeter un bref coup d'œil à son église à la surface lépreuse et aux vitraux brisés recouverts de planches de bois comme pour se protéger d'une menace provenant de l'intérieur, ou à sa cloche rouillée et fendue qui émettait de temps à autre un gong sourd et lourd, résonnant comme un présage

funeste, pour savoir que le dieu des humains n'était pas le bienvenu en ces lieux.

Je laissai échapper un petit rire sarcastique.

— Alors ça, j'en doute...



CHAPITRE  
3



— Grand-mère, tu es vraiment certaine que c'est nécessaire ? Mon tablier va être foutu ! râlai-je en me demandant pourquoi elle ne m'avait pas fourni une tronçonneuse plutôt qu'un énorme couteau de boucher et une hachette ridicule.

— Coupe en biais ou tu vas tomber sur l'os...

Selon moi, apprendre à découper un cadavre en quatorze morceaux – tête et pieds compris – n'a de véritable intérêt que pour deux catégories de personnes : les tueurs en série humains férus de puzzles et les cannibales (parce que ça prend moins de place dans le congélateur). Pour les autres, il existe des méthodes bien moins fastidieuses et chronophages pour se débarrasser d'un corps. J'avais donc du mal à comprendre pour quelle raison grand-mère avait tenu à m'imposer un cas pratique aussi assommant.

— Non, pas comme ça, enfin. En biais, je t'ai dit ! grognatt-elle en sifflant entre ses dents.

*Des os, il y en avait deux cent six dans le corps humain, alors je n'étais peut-être pas une pro des statistiques, mais quelque chose me disait « qu'en biais » ou pas, il allait être difficile de les éviter.*

— Pff... Ça irait beaucoup plus vite si tu me laissais utiliser mes crocs.

Grand-mère pinça les lèvres.

— Il est hors de question que je laisse mon arrière-petite-fille se conduire comme une barbare !

*Les grands-mères et les arrière-grands-mères sont toutes les mêmes : elles vous obligent à manger proprement, à être polies, à ne pas interrompre les conversations des adultes, à découper les macchabées sans se salir... bref, elles n'ont de cesse de vous compliquer la vie...*

— Très bien, inutile de t'énerver, marmonnai-je en lui tendant un avant-bras. Voilà, c'est fait, t'es contente ?

Je reculai instinctivement d'un pas en voyant une petite veine battre dangereusement sur sa tempe. Grand-mère avait beau ressembler à une vieille dame frêle et inoffensive avec sa jolie robe à fleurs, son chignon de cheveux blancs et son petit tablier de cuisine, elle était aussi venimeuse et mortelle qu'un crotale.

— Non, je ne le suis pas. Cesse de te comporter comme une enfant et concentre-toi un peu ! Je n'ai jamais vu une apprentie aussi empotée ! Bon sang ! Je n'en reviens pas que ta mère ne t'ait pas appris ça.

*Bizarrement, maman avait effectivement préféré me faire étudier le français, les maths, l'anglais, les sciences physiques, les potions et les rites chamaniques plutôt que de m'apprendre à disséquer un cadavre. Que voulez-vous que je vous dise ? Les familles ont parfois de grosses divergences en matière d'éducation.*

Je haussai les épaules.

— Elle ne l'a pas fait parce que c'est un truc de sorcière et que je n'en suis pas une.

— Sottises que tout cela ! Enseigner à sa fille les différentes manières de se débarrasser d'un corps n'est jamais inutile.

*Hum... Elle devrait écrire un bouquin là-dessus, je suis sûre que ça ferait un best-seller...*

— Je suis une faucheuse, un guide. Je bosse pour la mort, je ne la sème pas.

Elle me dévisagea attentivement avant de secouer la tête.

— Ça ne t'en rend pas moins dangereuse pour autant...

Je possédais d'incroyables pouvoirs. Des pouvoirs tout aussi dévastateurs et mortels que ceux des Vikaris. Des pouvoirs dont personne, pas même moi, ne soupçonnait l'étendue, mais est-ce que ça me rendait plus dangereuse que grand-mère, mes parents ou n'importe quel autre prédateur de ma connaissance ? Je n'en étais pas persuadée...

— Je n'ai jamais dit que j'étais une sainte, soulignai-je en faisant maladroitement tomber des fragments d'os au sol, je dis simplement que je refuse de devenir un monstre.

Grand-mère fit sèchement claquer sa langue contre son palais.

— C'est ce que tu crois ? Que nous sommes « des monstres » ?

J'ouvris la bouche, puis la refermai prudemment. Les Vikaris étaient des machines à tuer. Des êtres dénués de sentiments ou de compassion et probablement le clan de sorcières le plus puissant et le plus redouté du monde surnaturel. Il y avait des tas de choses chez elles qui me faisaient frémir d'horreur, mais est-ce que ça en faisait des monstres pour autant ? Franchement, il y a encore quelques semaines, j'aurais répondu oui sans hésiter, mais...

— Pourquoi ? C'est important ? Je veux dire, peu importe ce que je pense. Je suis là, avec toi, non ?

Elle me dévisagea de son regard d'aigle.

— Mais tu meurs d'envie de repartir chez toi.

Oui, Burlington me manquait, ma maison me manquait, mes amis me manquaient et surtout, surtout, maman me manquait...

— Je n'ai pas ma place ici. Tu le sais, je le sais, et les autres le savent aussi. D'ailleurs, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, elles ne m'aiment pas.

— Bah, tu ne devrais pas trop te formaliser. Elles finiront tôt ou tard par s'y faire.

*Tu parles ! Elles préféreraient griller en enfer plutôt que d'accepter la fille d'un vampire au sein de leur clan. Et je ne leur jetais pas la pierre. Les Vikaris avaient combattu les vampires et les démons pendant des siècles, et la haine qu'elles ressentaient envers eux était si profondément ancrée dans leurs cœurs que rien ne pouvait, désormais, l'en extirper.*

— J'en fais quoi ? demandai-je en collant le pied que je venais de découper sous son nez.

— Cesse de poser des questions stupides et jette-le avec le reste.

Je lançai le bout de barbaque au centre de la bâche que grand-mère avait installée sur le sol avant de l'interroger à nouveau :

— Et pour le torse ?

— Découpe-le de haut en bas. Là, juste entre les côtes, répondit-elle en pointant son doigt sur le macchabée avant de le laisser glisser verticalement le long de sa poitrine.

— Comme ça ? demandai-je en incisant maladroitement l'endroit qu'elle venait de m'indiquer.

Grand-mère fronça les sourcils.

— Oh ! Fais un peu attention, voyons !

— Vous perdez votre temps avec cette fille, gardienne !  
lança soudain quelqu'un dans mon dos.

Je pivotai et croisai le regard condescendant d'Atyma, l'enseignante chargée de tester « la force de caractère » des jeunes sorcières et d'endurcir leurs cœurs.

— Je me demandais justement à qui appartenait cette voix de crécelle, remarquai-je d'un ton narquois. Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu t'ennuies ? Laisse-moi deviner : il ne te reste plus de fillette à torturer, à éviscérer ou à écorcher vive ?

Atyma plongea ses yeux globuleux dans les miens et ses lèvres s'ourlèrent en une horrible grimace.

— Si j'étais l'un de tes professeurs, je t'enseignerais le sens du mot « respect ».

— Eh oui, la vie est mal faite, répliquai-je, goguenarde.

Grand-mère et maman avaient prudemment et exceptionnellement décidé de m'exempter des cours d'Atyma. Officiellement parce que mon emploi du temps était déjà considérablement chargé, et officieusement parce qu'elles craignaient que je ne vide cette garce de son sang (leurs craintes n'étaient, je devais bien le reconnaître, pas totalement infondées).

— Tu peux faire la maligne et plaisanter autant que tu veux, tu es faible. Si tu avais été l'une des nôtres, tu aurais déjà échoué aux tests et nous t'aurions tuée depuis longtemps.

Je me penchai légèrement vers elle et grimaçai.

— Oh, mais, c'est quoi ça ? On dirait un filet de bave...  
Si c'est pas mignon.

— Ne me cherche pas, bâtarde, ou ça va mal finir !

Grand-mère avança légèrement. Ses yeux étaient devenus rouges, la magie crépitait autour d'elle telle une nuée d'insectes et un vent chaud s'était levé dans la pièce. Atyma poussa un râle et se mit à haleter. Puis elle se tint le cou en se débattant, comme si des mains invisibles étaient en train de l'étrangler.

— Cette « bâtarde », comme tu dis, est mon arrière-petite-fille, Atyma. Tu ferais mieux de ne pas l'oublier.

*D'après maman, il existe trois règles si on veut survivre chez les Vikaris : la première est de ne jamais contrarier grand-mère, la deuxième de ne jamais contrarier grand-mère, la troisième de ne jamais contrarier grand-mère...*

— Ou... oui, gardienne, balbutia-t-elle le souffle court.

Moins d'une seconde plus tard, les yeux de grand-mère reprenaient une couleur normale et Atyma respirait normalement.

Je lui souris d'un air narquois.

— Un petit verre d'eau, Atyma ? Histoire de te remettre de tes émotions.

Elle me jeta un regard furieux puis me murmura au passage, avant de se diriger vers la porte :

— Anthea ne sera pas toujours là pour te protéger, et ce jour-là, oui, ce jour-là, je te ferai verser des larmes de sang.

Elle avança encore d'un pas, puis buta sur un balai qui venait de tomber juste devant ses pieds et s'affala de tout son long.

Je m'esclaffai. Elle me fusilla de nouveau du regard avant de se relever et de quitter la pièce avec le peu de dignité qu'il lui restait.

— C'est bien la première fois qu'elle me fait rire, lançai-je hilare, en me tournant vers grand-mère.

Mais elle ne riait pas. Elle ne souriait pas non plus. Elle scrutait chaque coin de la pièce d'un air méfiant, comme si elle cherchait à déceler une présence invisible.

— Leonora ?

— Oui ?

— Qui a fait tomber le balai ?

Je lui jetai un regard innocent.

— Hein ?

Elle me toisa d'un air menaçant.

— Leo...

Je fixai mes chaussures sans répondre. Du reste, à quoi bon ?

— Je pensais qu'on avait pourtant un accord, toutes les deux, dit grand-mère d'un ton de reproche.

Le mot « accord » était un chouïa exagéré. À mon arrivée, grand-mère m'avait simplement convoquée dans son bureau pour m'énumérer la liste de ses exigences, puis elle m'avait aussitôt congédiée sans me laisser le temps de placer un mot.

— Oui, tu m'as ordonné de ne révéler à personne que je suis une faucheuse...

Il m'était de toute façon interdit d'évoquer tout ce qui avait trait au royaume des morts devant les vivants. Aucune créature ayant accès au Dead Garden – chamans, nécromants, faucheuses – n'avait le droit d'en parler. C'était une règle absolue à laquelle nul ne pouvait déroger, en tout cas, pas sans risquer de subir le courroux d'Hela. Les rares idiots qui s'y étaient risqués avaient été maudits et leurs âmes avaient été condamnées à errer dans les limbes à tout jamais.

Elle plissa les yeux tout en arquant les sourcils.

— Et ?

Je poussai un soupir et répondis :

— Tu m'as aussi demandé de me tenir éloignée des fantômes, le temps de ma formation.

Elle répliqua d'un air pincé :

— Exactement. Alors ?

— Alors c'est plus facile à dire qu'à faire. Au cas où tu l'ignorerais, j'ai des comptes à rendre et les faucheuses n'ont ni vacances, ni congés payés.

Elle me lança un regard outré, puis ouvrit la bouche et la laissa entrouverte comme si elle essayait vainement de reprendre son souffle, puis lâcha soudain d'une voix étranglée :

— Cesse de te trouver des excuses et sors ! Sors et emmène cette... cette « chose » avec toi !

La « chose » en question était visiblement mécontente parce que je vis soudain une chaise voler et aller s'écraser violemment contre le mur.

— D'accord, d'accord, je vais régler ça...



La plupart des gens estiment à juste titre que les vivants causent plus d'ennuis que les morts : les morts n'agressent pas les enfants, ils ne volent pas, ils ne publient pas d'inepties sur les réseaux sociaux, ils ne vous harcèlent pas au travail, etc. Bref, ils vous fichent une paix royale. Du moins, en principe. Parce qu'en ce qui me concerne, les choses n'étaient malheureusement pas aussi simples...

— Kim ! Kim, rapplique ici tout de suite ou je te promets que tu vas passer un sale quart d'heure ! ordonnai-je, la voix emplie du pouvoir froid qui s'agitait en moi. Kim, tu as cinq secondes : cinq, quatre, trois, deux...

La forme incorporelle d'un jeune garçon asiatique d'une quinzaine d'années, au menton pointu, aux pommettes hautes et aux yeux en amande, apparut subitement.

— Ça va, ça va, pas la peine de t'énerver.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit quand tu m'as demandé si tu pouvais venir en France avec moi ?

Le fantôme acquiesça.

— Tu m'as dit que je pouvais t'accompagner à condition de me montrer discret et de ne pas attirer l'attention des sorcières.

Je croisai les bras sur ma poitrine et le toisai d'un air sévère.

— Alors tu peux m'expliquer ce qu'il vient de se passer avec Atyma ?

— Ben... si la sorcière est tombée, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi ? Des gens tombent tous les jours.

— Mais leurs balais ne se déplacent pas tout seuls, remarquai-je, sarcastique.

Il secoua la longue tresse de cheveux noirs qui flottait dans son dos de gauche à droite, tel un balancier.

— Ah non ?

J'inspirai profondément et comptai jusqu'à dix dans ma tête avant de répondre :

— Non.

— Très bien, d'accord, j'avoue... mais reconnais tout de même qu'elle ne l'avait pas volé...

— Kim...

— Cette fille est une vraie malade et pas seulement elle, d'ailleurs... Toutes ces sorcières sont complètement cinglées !

*Fine analyse, mister Freud...*

— Je les ai entendues parler, la plupart d'entre elles te tueraient si elles le pouvaient, ajouta-t-il.

— Et alors quoi ? Tu me crois incapable de me défendre toute seule ? fis-je en soutenant le noir charbonneux de son regard.

Ce qu'il vit dans le mien dut lui foutre une trouille bleue parce qu'il devint quasi transparent.

— Kim, je te l'ai dit : on n'est pas à la maison, ajoutai-je sèchement. Tu ne peux pas faire tout ce qui te chante. Il y a des règles, ici.

— Je sais, mais...

— Il n'y a pas de mais... Si tu continues, je vais devoir te renvoyer dans le Grand Tout.

Habituellement, les esprits ne peuvent pas pâlir, mais j'aurais mis ma main au feu que celui-là venait de le faire.

— Tu... tu es sérieuse ?

J'opinai doucement.

— Si tu ne me laisses pas le choix...

Une ombre apparut sur sa poitrine, à la place de son cœur.

— Je croyais que tu m'aimais bien ?

— Là n'est pas la question, fis-je durement.

— Alors tu le ferais vraiment ?

Je le fixai sans répondre, mais il dut lire mon acquiescement dans mes yeux parce que son enveloppe s'obscurcit et l'air s'emplit d'un goût de pluie.

— Je vois.

— Kim...

Il m'interrompit en déclarant d'un ton triste :

— Je vous prie d'accepter mes plus humbles excuses, « porteuse d'âmes ». Je ne recommencerai plus.

J'eus un pincement au cœur en entendant Kim m'appeler de cette façon. D'habitude, il me chambrait et lâchait selon ses humeurs « ma jolie », « miss rabat-joie » ou « miss casse-pieds », mais il évitait soigneusement de m'appeler « porteuse d'âmes » parce qu'il savait que je détestais ça. Que je détestais être une faucheuse...

— Écoute, ce n'est pas que je...

Mais je parlais dans le vide. Kim s'était déjà volatilisé.





CHAPITRE  
4



Je remontai le long du sentier qui menait à l'ouest du territoire et bordait la terre des loups. Autour de moi, les arbres au feuillage persistant bruissaient, des oiseaux gazouillaient et de petits animaux, en quête de nourriture, sortaient régulièrement des broussailles, mais j'avais l'esprit bien trop préoccupé pour profiter pleinement du spectacle.

— Je peux savoir pourquoi tu n'as pas attendu que je vienne te chercher à la fin du cours, comme prévu ? gronda Ariel en émergeant de derrière un arbre.

Il suffisait de voir la veine gonflée sur son front et le muscle qui battait sur sa joue, pour comprendre qu'il s'agissait bien plus d'une accusation que d'une simple question.

— Désolée, j'avais besoin de marcher, répondis-je en lui jetant un regard d'excuse.

Il me dévisagea.

— Tu en fais une tête... Que s'est-il passé ?

— Rien. Enfin, si, je me suis disputée avec Kim, soupirai-je.

Il secoua la tête et remarqua d'un ton réprobateur :

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu ne t'es toujours pas débarrassée de cet emmerdeur.

Inutile de me voiler la face : si Kim avait perdu la mémoire, sa personnalité, et qu'il hantait toujours le même endroit en répétant continuellement les mêmes gestes, les mêmes mots, comme la plupart des fantômes, Ariel n'aurait pas eu à me poser cette question. Mais Kim était différent. Il y avait quelque chose au fond de ses yeux qu'on ne voit habituellement que dans le regard des vivants. Une émotion qui n'aurait pas dû s'y trouver et qui lui donnait une sorte de consistance, de matérialité.

— Je n'en ai pas envie.

— J'ignorais que les faucheuses avaient leur mot à dire en la matière.

Les faucheuses étaient des machines dénuées de conscience, mais j'étais différente, j'étais vivante, et Hela ne pouvait pas substituer sa volonté à la mienne, ni me transformer en l'une de ses marionnettes.

— Elles ne l'ont pas.

— Alors pourquoi prendre un tel risque ?

— Hela m'a déjà pris ma liberté, je ne vais pas la laisser me priver aussi de mon libre arbitre.

Il laissa un instant son regard sombrer au fond de mes prunelles, puis appuya son front contre le mien.

— Tu ne l'as toujours pas digéré, hein ?

Non. Non je n'avais pas digéré qu'Hela me marque de son sceau, je n'avais pas digéré de la voir ignorer les battements de cœur qui résonnaient dans ma poitrine, je n'avais pas digéré qu'elle s'empare de ma vie, de mon avenir, sans même se poser de question.

— À ton avis ?

Il me dévisagea d'un air pensif.

— Mon avis est que tu devrais apprendre à jouer avec les cartes qui t'ont été distribuées plutôt que de chouiner parce que tu n'as pas reçu celles que tu voulais. Hum... Que disait Marc Aurèle déjà ? Ah oui : « Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé et le courage de changer ce qui peut l'être, mais aussi la sagesse de distinguer l'un de l'autre »...

— Je ne chouine pas.

— Si, tu chouines.

— Non.

— Si.

— Non...

— Si.

— Je te déteste.

— Mais tu sais que j'ai raison...

Je n'étais pas idiote, je savais parfaitement que je ne pouvais pas maîtriser tous les aspects de ma vie et que même si ma situation était complètement inédite, elle n'était pas catastrophique non plus. J'étais toujours vivante, je pouvais voir ma famille, circuler librement, je possédais davantage de pouvoirs et Hela ne s'était jamais montrée cruelle à mon encontre, du moins, pas sciemment, mais...

— Tu sais, je n'arrête pas de me dire que si je ne m'étais pas servie de mes pouvoirs à tout bout de champ, que je m'étais montrée plus prudente, et que je n'avais pas passé autant de temps à traîner dans l'Au-Delà, Hela ne m'aurait sûrement même pas remarquée !

— Si c'est ce que tu penses, tu te plantes. Hela ne t'a pas choisie parce que tu passais plus de temps avec les morts qu'avec les vivants, elle t'a choisie parce que tu es spéciale...

— Pas si spéciale que ça... Toi aussi, tu voyages dans l’Au-Delà et tu communique avec les esprits...

— Mais je ne suis pas comme toi. Je ne suis pas né « nécromant ». J’ai acquis quelques dons, grâce à la magie noire et aux grimoires, mais mes pouvoirs de nécromancie n’arrivent pas à la cheville des tiens. Je ne suis même pas capable de voir les fantômes...

Non, Ariel ne pouvait pas les voir, mais il était capable de détecter leur présence et pouvait même, en certaines occasions, en discerner la forme et en tracer virtuellement les contours.

— Si ça peut te consoler, ce n’est pas aussi fun que ça en a l’air.

Il laissa échapper un petit rire, tandis que j’ajoutais :

— Et je ne crois pas que je pourrais survivre à tout ce bazar sans ton aide.

C’était la vérité. Sans Ariel, je n’aurais jamais appris à me servir correctement de mes pouvoirs, ni su comment les maîtriser. Il m’avait guidée petit à petit, m’avait accompagnée dans mes voyages dans l’Au-Delà, m’avait enseigné la manière dont je pouvais communiquer avec les âmes... Je ne voyais pas comment j’aurais pu continuer à affronter tout ça sans lui.

Il secoua la tête.

— Tu es bien assez forte pour te débrouiller toute seule. Même si je n’étais plus là, tu pourrais...

— ... trouver un autre sorcier qui puisse unir son âme à la mienne ? terminai-je en haussant les sourcils.

Il me dévisagea longuement, puis secoua la tête.

— Non, ça c’est... non.

C'était normalement impossible et pourtant, ça nous était arrivé : nos âmes avaient fusionné à de nombreuses reprises sans que nous puissions trouver d'explications.

— Il ne t'arrive jamais de te demander si Tyriam n'avait pas raison ? demandai-je après quelques secondes.

— À quel propos ?

— À propos du fait que nous sommes des âmes sœurs.

Tyriam, le chef du clan chaman, était un jour revenu des archives en nous disant qu'il était tombé sur des manuscrits écrits des siècles plus tôt... des manuscrits racontant l'histoire d'un vieux couple de chamans, appelés « âmes sœurs », et du puissant lien métaphysique qui les unissait. Il nous avait ensuite confié qu'il pensait qu'Ariel et moi étions comme eux et que quelque chose d'unique nous liait l'un à l'autre...

Ariel prit le temps d'y réfléchir, puis secoua la tête.

— Non. Je suis toujours persuadé que Tyriam n'avait simplement pas trouvé de véritable explication à nous donner et qu'il a sorti cette théorie fumeuse de son chapeau pour ne pas passer pour un idiot. Pourquoi ?

— Je ne sais pas... C'est juste que je trouve que notre relation devient beaucoup trop intense. C'est comme si on avait toujours besoin d'être ensemble, de se toucher...

Il m'attira soudain dans ses bras.

— Comme ça, tu veux dire ?

— Ariel, je suis sérieuse. Il n'y a jamais eu d'ambiguïté entre nous. On est comme frère et sœur, alors explique-moi pourquoi j'ai l'impression de ne plus pouvoir respirer quand je suis loin de toi ? Est-ce qu'il n'y a que moi ou est-ce la même chose pour toi ?

Son visage se ferma un instant, comme s'il voulait me dissimuler ses pensées, puis finalement il souffla du bout des lèvres :

— Pourquoi crois-tu que j'aie supplié ta mère de me laisser venir avec toi dans cette antichambre de l'enfer ?

— Alors j'avais raison ! J'étais sûre que tu l'avais fait !

Il grimaça d'un air gêné et détourna un instant le regard.

— Ouais, ouais...

Je m'esclaffai un instant puis repris mon sérieux.

— Non, sans blague, ce n'est pas normal, je suis sûre qu'il y a forcément une explication à tout ça.

— Et la seule qui te vienne à l'esprit, c'est cette stupide histoire de lien métaphysique et « d'âmes sœurs » ? demandait-il d'un ton incrédule.

— Si tu en trouves une plus crédible, vas-y, je suis tout ouïe.

— Je suis amoureux de toi et tu es amoureuse de moi.

*OK... là, il délirait complètement.*

— Euh... sans vouloir te vexer, je crois que ma théorie des âmes sœurs est nettement plus plausible.

Il croisa les bras sur son torse.

— Pour quelles raisons ?

— Nadia, Cathy, Ella, Bénédicte, Armelle, Molly, Sandra, Annabelle... Et encore, je ne cite que celles avec lesquelles tu es « officiellement » sorti ces trois dernières années.

Il me dévisagea d'un air surpris.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait une liste...

— Je compte l'imprimer pour ta future femme afin de l'avertir de ne pas te quitter des yeux, répondis-je en souriant.

Il éclata de rire avant de m'avouer :

— Tu réalises que je n'ai jamais aimé aucune de ces filles et donc que ça ne prouve rien ?

— Puisqu'il te faut une preuve, que dis-tu de celle-là ? Je ne peux pas être amoureuse de toi, parce que je suis amoureuse de quelqu'un d'autre...

On ne pouvait pas vraiment dire que c'était un scoop pour Ariel, puisqu'il était resté constamment à mes côtés pendant toute la période qui avait suivi ma rupture avec William, et qu'il avait assisté à mon immense pétage de plomb... mais ça ne l'empêcha pas de balayer négligemment de la main ma remarque, comme si ce que je venais de dire ne comptait pas.

— Si tu parles du lycan, il est sûrement marié à une charmante petite louve alpha, à l'heure qu'il est.

— D'accord, mais ça ne rend pas mon argument moins valable pour autant, remarquai-je en essayant d'ignorer la pointe de jalousie qui venait de me transpercer le cœur.

— Ce serait vrai, si tu étais réellement amoureuse de lui. J'écarquillai les yeux.

— Quoi ?

— Tu ne l'aimes pas. Pas vraiment. C'est juste un crush d'ado en pleine montée hormonale. Mais bon, en même temps, le cliché de la gamine qui craque pour un garçon ultra populaire bien plus âgé qu'elle, c'est un grand classique, donc...

— Wouah ! T'es psy toi, maintenant ? persiflai-je.

Il plissa les lèvres comme s'il réfléchissait à quelque chose mais qu'il hésitait, puis finalement plongea ses yeux dans les miens en disant :

— D'accord, si tu ne me crois pas, faisons un pari.

Je lui jetai un regard soupçonneux.

— Un pari ?

— Je te parie que je peux te faire oublier ce crétin de loup d'ici un mois.

— Intéressant, et comment comptes-tu t'y prendre ? demandai-je d'un ton sarcastique. Tu vas me droguer ? M'hypnotiser ? Me...

— Je vais te séduire.

J'écarquillai les yeux. Bon sang, mais qu'est-ce qui lui prenait tout à coup ? C'était quoi son problème ? En tout cas, il se fourrait sacrément le doigt dans l'œil s'il pensait sincèrement que ça pouvait marcher : je le connaissais beaucoup trop pour ne pas être immunisée à la fois contre sa beauté à couper le souffle et son charme ravageur.

— Hein ?

— Je vais te séduire, répéta-t-il.

J'hésitai entre me mettre en colère et lui rire au nez.

— J'imagine combien tu dois trouver ça amusant, mais...

— Oh, mais je ne plaisante pas, mon ange, affirma-t-il aussitôt. Je me suis toujours montré très sage jusqu'à présent, parce que je voulais te laisser le temps de réaliser tout ça toute seule, mais c'est terminé, maintenant.

Je voulus m'esclaffer tant cette idée me paraissait saugrenue, mais l'expression d'Ariel m'en empêcha. Il me fixait comme le ferait un rapace avec une souris qu'il a prévu de dévorer au dîner.

— Ariel, arrête tes bêtises, tu veux ?

— Ou alors quoi ? fit-il en se penchant vers moi.

Voir ses lèvres si proches des miennes me serra la poitrine et m'empêcha littéralement de respirer. La couleur indigo de son pull gommait les petits éclats de couleur verte de ses iris et accentuait le bleu étincelant de son regard. Ses cheveux